

# Un Voyage à Paris il y a 200 ans

Les Parisiens le feront avec plaisir et curiosité à l'Exposition rétrospective de la Bibliothèque des travaux historiques de la ville de Paris.

La Bibliothèque des Travaux historiques de la Ville de Paris ouvre aujourd'hui une exposition rétrospective d'une documentation à la fois des plus sérieuses et des plus amusantes. L'an dernier, l'érudit directeur de la bibliothèque, M. Marcel Poëte, avait obtenu un très vif succès en présentant au public tous les documents qu'il possédait sur la vie de Paris sous le second Empire et les importants travaux qui modifiaient, de 1850 à 1870, sa physionomie générale. Cette fois, il s'agit d'une époque plus lointaine : le dix-septième siècle, où l'art classique et triomphant aussi bien en architecture qu'en littérature.

Très habilement, M. Marcel Poëte a groupé les plans, dessins, images, caricatures, écrits se rapportant à un ordre d'idées particulier. Ainsi, chaque panneau de l'exposition offre par lui-même un ensemble qui attire et retient l'attention du visiteur.

Voici d'abord le départ pour Paris, avec la diligence et les divers voyageurs qui se dirigent vers la capitale. Il y a de tout sur la route : des carrosses somptueux, des chevaux de race et des bâts équestres ; les plus humbles vont à pied, tels les Limousins, qui viennent s'engager comme maçons, et les Savoyards, qui fournissent la plupart des porteurs d'eau. Déjà, Paris exerceait sa séduction vis-à-vis de la province.

Nous arrivons dans la grand'ville.

Les panneaux se succèdent et nous montrent la vie intérieure de Paris. Promenons-nous sur le Pont-Neuf, centre par excellence de la vie populaire. C'est un va-et-vient incessant de chaises à porteurs, de carrosses et de charrettes ; de temps à autre, passe un de ces omnibus que Blaise Pascal a vainement essayé d'acclamer dans la capitale.

## Les mœurs et les coutumes du Paris au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les camelots de l'époque sont innombrables : criseurs de mort aux rats, vendeurs d'herbes, de mercerie, d'allumettes, marchands d'eau-de-vie et d'huîtres, colporteurs qui vendent des libelles contre les autorités ou des complaintes que rythment d'airs naïfs les joueurs de vielle, de flûte et de tambourin.

Les mendians et les filous circulent effrontément, pendant que les crocheteurs et crocheteuses attendent devant la statue d'Henri IV qu'on les réquisitionne pour porter un fardeau et que les charlatans, grimpés sur leurs tréteaux, débient de l'orvietan et que le grand Thomas arrache des dents sans douleur.

Passons au Marais, centre de la vie mondanine, avant de devenir, au dix-huitième siècle, un centre de commerçants. Les somptueux hôtels des familles aristocratiques se trouvent place Royale (aujourd'hui place des Vosges) ou dans ses environs ; c'est de même non loin de cette place que se trouvent les promenades à la mode et le cours de la Porte-Sainte-Antoine est l'allée des Acacias de notre moderne Bois de Boulogne.

Que de documents intéressants, que d'aperçus curieux, que de révélations pittoresques sur le Paris du dix-septième siècle nous offrent les panneaux consacrés au Louvre, alors en pleine construction, aux Tuilleries, où le jardin attenant au palais fut le premier ouvert aux Parisiens, à la place Vendôme, qui constitua la première poussée du développement de la capitale vers l'Ouest, à la place du Carrousel, à l'Hôtel de Ville, à la fois lieu de commerce, de fêtes publiques et d'exécution pour les criminels.

La rive gauche n'est pas oubliée ; voici la célèbre foire Saint-Germain, où, en 1640, le grave cardinal de Richelieu alla voir la merveille du « beuve d'eau », ce prestidigitateur singulier qui avait plusieurs seaux d'eau et faisait ressortir de sa bouche force grands jets, les uns d'eau commune, les autres de vin, d'huile ou de lait.

Le Luxembourg, le faubourg Saint-Jacques, la place Maubert, la rue Galande, qu'une décision du Conseil d'Etat appela alors, « un des plus grands passages de Paris », le jardin des Plantes, fondé sous Louis XIII, la Cité défilent également en cent tableaux pleins de vérité et d'amusantes perspectives.

En une heure, nous voyons revivre le Paris du dix-septième siècle, ses mœurs et ses coutumes, ses beautés et ses défauts, car déjà sévissaient les embûches de la rue, attestées par la satire célèbre de Boileau, et nous découvrons qu'on se plaignait tout comme aujourd'hui du mauvais état de la voirie, de l'insuffisance de l'éclairage, et que, malgré les veilleurs de nuit et le guet, les attaques nocturnes étaient fréquentes.

Telle est, esquissée à larges traits, cette exposition, qui ne peut manquer de plaire à tous ceux qu'une culture classique incline davantage vers cette grande époque du dix-septième siècle, où le génie de la France rayonne d'un si puissant éclat sur le monde civilisé.

ADRIEN OUDIN.  
Ancien vice-président du Conseil municipal.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner la publication de notre roman, « l'Aile », par Jean Richepin.

## NOTRE CONCOURS DU TOUR DU MONDE

100.000 francs de prix

L'abondance des matières nous force à retarder et nous empêche de publier aujourd'hui la liste complète des prix de notre Concours du Tour du Monde dont le montant, on le sait, s'élève à la somme de 100.000 francs.

NOUILLETTES "CAVINAAR"  
PRODUIT DE LUXE

## La C. G. T. entrerait-elle au Conservatoire ?

M. Dujardin-Beaumetz ne croit pas que les professeurs du Conservatoire veuillent se constituer en syndicat ; M. Gabriel Fauré partage cet avis.

On pouvait croire tombé le vent de fronde qui soufflait, le mois dernier, sur le Conservatoire. Nous pensions qu'après la démission de M. Max Bouvet, que nous avons longuement relatée, et la résolution qui a été prise au sujet des concours, le calme fut revenu. Or, de nouveau le Conservatoire est en émoi : les professeurs ont, dit-on, l'intention de se constituer en syndicat. Mécontents de leurs élèves peu assidus, de la formation du jury dont on les empêche de faire partie, mais où ils voient des artistes qui n'ont pas fait d'études au Conservatoire, ils se plaindraient, en outre, de l'influence des politiciens dans les cours.

M. Dujardin-Beaumetz, interrogé sur ces diverses questions, a fait des déclarations assurantes.

Le Syndicat des Professeurs, le sous-secrétariat d'Etat aux M. DUJARDIN-BEAUMETZ Beaux-Arts ne croit pas, d'abord parce qu'un syndicat de fonctionnaires est illégal, ensuite parce qu'il est facile aux professeurs de former une association amicale pour la défense de leurs intérêts.

En outre, M. Dujardin-Beaumetz déclare que les rapports des professeurs sur le travail et l'assiduité des élèves sont, en général, favorables à ces derniers.

Quant au reste, le sous-secrétariat d'Etat estime qu'il est nécessaire que les professeurs ne soient pas appelés, dans les concours, à juger leurs élèves. Enfin, M. Dujardin-Beaumetz affirme que jamais les recommandations de parlementaires n'ont vicié les décisions du jury.

M. Isnardon, que nous sommes allé trouver, est très étonné de ce que nous lui apprenons : « Ah ! un vent de révolte souffle au Conservatoire ! Je n'en savais rien. Les professeurs veulent former un syndicat ! Je l'ignorais. J'ai fait hier ma classe comme d'habitude, et tout m'a semblé calme. M. Gabriel Fauré est venu assister quelques secondes à mon cours ; il ne m'a pas entretenu de choses graves.

Cependant, une réunion de professeurs a eu lieu. Comment se fait-il que vous n'ayez pas pris part ?

— Je pensais que cette réunion, que devait présider notre directeur, n'avait pas d'autre but que celui de nous grouper dans un dîner amical. J'ai d'ailleurs été empêché de m'y rendre.

**M. Gabriel Fauré est optimiste**

Il y a quelques jours encore, le directeur du Conservatoire déclarait :

— Les reproches qu'adressent à leurs élèves les professeurs me paraissent excessifs. Depuis quinze ans, les règlements du Conservatoire n'ont point changé. Peut-être sont-ils plus sévèrement appliqués en ce moment... Aussi bien, les professeurs sont aussi un peu responsables de cette pré-tendue discipline relâchée. Chez tels professeurs énergiques, l'on ne constate point d'absences d'élèves. D'ailleurs, il me paraît que l'on exagère à plaisir cette affaire.

— Avec la précision qu'il aime, M. Raphaël Duflos nous a dit, hier :

— J'estime qu'il est utile de constituer une Association amicale et non un syndicat... Il est étrange que nous ne fassions pas partie des jurys du Conservatoire. L'on nous reproche d'être professeurs. Mais tels membres du jury, qui n'appartiennent pas au Conservatoire, ne sont-ils pas professeurs et ne s'intéressent-ils pas plus particulièrement aux candidats ?

— Quant à l'indiscipline que l'on dit régner dans notre établissement, je pense qu'il en va là comme partout ailleurs... Ah ! nous vivons à une bien drôle d'époque !

LA CRISE DE L'AUTOMOBILE CLUB

Le Marquis de Dion donne sa démission.

Le marquis de Dion a donné hier sa démission de membre du comité et de simple membre de l'Automobile Club de France. Voici la lettre qu'il nous a communiquée :

Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1911.

A Monsieur le président de l'Automobile Club de France, Paris.

Monsieur le président,

Après le bruit fait sur la qualité d'étranger du président de l'Automobile Club, et après avoir constaté les inconvénients qui en sont résultés, il me convient pas de rester plus longtemps sous cette présidence. De plus, je considère qu'il n'est pas de ma dignité de siéger au comité à côté de certaines personnalités nommées à la dernière assemblée générale.

L'Automobile Club, né jadis dans mon cœur, en grande partie mon œuvre, et qui peut enregistrer un glorieux passé, a vu hier triompher le parti des joueurs ; ce parti met pratiquement en minorité, au comité, l'élément industriel et sportif.

Je vous envoie donc, monsieur le président, ma démission de membre du comité et de simple membre de l'Automobile Club.

C'est profondément attristé que je prends cette résolution, et je souhaite de tout mon cœur que, dans l'avenir, l'A. C. F. ne devienne pas une vulgaire maison de jeu.

Veuillez agréer, monsieur le président, l'expression de mes sentiments très distingués.

MARQUIS DE DION.

## EXCELSIOR

UNE FÊTE PARISIENNE

## UNE GRANDE DAME joue pour les enfants un rôle de féerie

Mme la duchesse d'Uzès a interprété hier, à la fête annuelle de l'Orphelinat des Arts le rôle de *Sylva reine des forêts*.

La fête annuelle de l'Orphelinat des Arts, à Courbevoie, a lieu en plein air. Elle est donnée au bénéfice des petits orphelins ; aussi obtient-elle la collaboration des deux principaux, celui des hommes et celui des femmes.

Hier, la journée était magnifique. Le soleil éclairait de hauts toits rouges des villas de Courbevoie, et, sous le vaste préau de l'asile, on avait dû tendre un velum formé de légères étoffes à la persane.

Pour arriver à la « salle » improvisée, on traverse un jardin paré de hauts iris clairs. Nombre de belles invités de Mme Poillot savent lutter de grâce, de sveltesse et de flexibilité avec les nobles fleurs. Elles s'avancent, expertes, malgré les hauts talons, à éviter les méchants grâviers. Sous leurs vêtements légers comme des vapeurs de soie ou rigides et cassés de luisants superbes comme les étoffes robes des mandarins, elles passent attentives à leur beauté.

Certaines, qui en ont eu autrefois, se défendent avec des grâces surannées, et si leurs robes sont à la mode, leurs manières éveillent mille souvenirs désuets.

On attendait trois cents personnes : il en est venu plus du double. Les chaises et les bancs ne suffisent bientôt plus. Un à un les messieurs abandonnent leurs places. Cela ne suffit point. Chacun part à la recherche d'un siège. Et les retours sont des plus pittoresques. Les lourds fauteuils de jardin, les tabourets d'école, une échelle de bibliothèque, une chaise longue et jusqu'aux corbeilles à papier que l'on retourne, tout est réquisitionné par l'élegant assistance. Mme Yvonne Garrek n'a trouvé qu'une petite chaise de bébé et la traine de groupes en groupe. M. Mariani, qui ressemble avec son inévitables petits chapeaux ronds et sa redingote noire à quelque Père Noël puritain, échappe successivement les successives places qu'il occupe à des dames désespérées.

Plusieurs sont encore debout lorsque la petite fête commence. Elle commence par une récréation. Les fillettes de l'Orphelinat exécutent des exercices gymnastiques, dansent des rondes. On applaudit. On applaudit plus encore MM. Paul Ardot et ses monologues. Salut et son violoncelle. On est fort amusé par une petite danseuse de l'Opéra, la petite Lina Skahy. On acclame Mme Marie Leconte et l'on trisse Mme Lise Berty qui, avec un entraînement diabolique, mêle la satire et la fantaisie.

Et l'on arrive enfin à l'événement du jour, à la piéce où Mme la duchesse d'Uzès a bien voulu accepter de tenir un rôle comme pour se rapprocher encore et jusque dans leurs plus proches protégés.

La *Branche cassée*, dit le programme, est un conte de fées, de M. Jules Prince pour le poème, de MM. Claude Terrasse et William Marie pour la musique. Ce conte de fées nous a plu, semble une revue. Devant *Sylvia*, reine des forêts, qu'entourent les muses familières des bois, défilent toutes les gloires de l'histoire de France. Assise sur un roe, vêtue de majestueuses draperies, un diadème dans les cheveux, Mme la duchesse d'Uzès trouva une pose harmonieuse et noble, une pose vraiment royale, comme on en voit dans les estampes anciennes. Et les visions ou plutôt les figures historiques évoquées par Sylvia passèrent, incarnées fort habilement par les jeunes filles de l'Orphelinat. Parmi ces enfants, d'illustres artistes s'étaient discrètement glissées et furent fêtées : Mme de Nuovina, svelte et fine, nous donna sa voix si pathétique ; Mme Maille sa beauté et sa claire diétion. On finit une ovation, on fit même bisser le chœur des petits soldats que Mme de Nuovina conduisait, gaillardement aidée d'une miniature de tambour-major, lequel était d'ailleurs une petite fille !

Puis, après s'être incliné devant Mme la duchesse d'Uzès, comme le soleil avait été brillant, on fit éteindre le buffet installé sous un préau voisin et l'on partit en regrettant de ne pouvoir rester plus longtemps dans la paix de l'ermite des enfants d'artistes, à qui la scène est, par de telles fêtes, rendue peu à peu familière.

SAINTE-LÉGER.

LIRE A LA PAGE 6 :

Le débat sur la Représentation Proportionnelle à la Chambre ; sur les retraites ouvrières au Sénat.

LIRE A LA PAGE 7 :

La soirée des aviateurs à Rome.

Les événements du Maroc.

Une mutinerie de matelots à Dunkerque.

## A LA POURSUITE DE BEAUMONT



GARROS

VIDART

Derrière Beaumont, la lutte s'est continuée, hier, pour la seconde place. C'est Garros qui a triomphé, arrivant à Rome à 5 h. 20 du soir. Vidart, qui le suivait de près, a cassé son appareil en atterrissant à Cecina, à 200 kilomètres du but.

## LA GRANDE RANDONNÉE AÉRIENNE

## Garros est arrivé second à Rome

### Les Romains fêtent Beaumont La France lui décerne la Croix

grande ma joie de voir un officier français m'apporter par les airs un message de mon collègue de Paris.

« Un semblable événement doit resserrer encore les liens d'affection unissant nos deux pays. »

Un télégramme du général Goiran

Voici le texte de la dépêche du ministre de la Guerre reçue par Beaumont dès son arrivée à Rome :

Après vous avoir salué au départ de *Buc*, nous sommes heureux de vous féliciter sincèrement pour votre magnifique raid, qui donne une nouvelle et heureuse occasion à l'Italie et à la France d'affirmer leurs sentiments de vive amitié.

Vidart se rapproche de Rome.

Vidart, parti de Nice ce matin à 4 heures, a été signalé à San-Remo, a atterri à Gênes à 7 h. 55 — trois heures après son départ — et a atteint Pise à midi 25.

À 5 heures, il repartit de Pise, passait à 5 h. 10 à Livourne, mais atterrissait à Cecina, à 200 kilomètres de Rome. En voulant repartir, son appareil capota et devait être remisé dans un hangar. Quelques réparations apparaissent urgentes. — JACQUES MORTANE.

L'enseigne de vaisseau Conneau (aviateur Beaumont) est inscrit d'office pour la croix de la Légion d'honneur.

Par décision du ministre de la Marine en date du 1<sup>er</sup> juin, l'enseigne